

## **« Recracher sa bouche », un progrès dans la civilisation ?**

Monique Schneider

Si on envisage l'itinéraire corporel vécu par Freud, la bouche se présente comme le lieu de naissance de la psychanalyse. Lieu traumatique, qui remplit une fonction centrale dans l'univers onirique que Freud déploie dans *L'Interprétation du rêve*<sup>1</sup>. Lieu éminemment vulnérable si on prend acte de l'acharnement avec lequel, dans ce texte sur le rêve, Freud n'obtient de figuration de sa propre bouche qu'à la condition de camper cette bouche sur un autre corps que le sien. Bouche ainsi lancée dans un circuit dont les partenaires représentent des êtres placés, par rapport au maître, dans un rapport de relative dépendance : enfants ou patients.

### ***Transferts de bouche***

Alors que l'approche freudienne de l'oralité, dans les *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, suggère l'existence d'un enfant « ravi » (*selig*) par le don du sein que lui prodigue sa mère ou son substitut, l'univers onirique qui encadre le rapport à la bouche est beaucoup plus tourmenté.

Il est significatif que le rêve dans le tissu associatif duquel apparaît l'accident qui mit en danger la bouche de l'enfant Sigmund ne surgisse pas directement dans la mise en scène onirique. Freud se permettra certes d'offrir le récit de ce qui, dans la petite enfance, advint à sa propre bouche, mais ce récit ne parvient à s'inscrire qu'en se voyant raccordé au rêve dit du « fils officier ». Le fils que le rêve met en scène se trouve, au moment du rêve, dans une situation exposée :

« Début sans netteté (*undeutlich*). Je dis à ma femme que j'ai une nouvelle pour elle - quelque chose de tout à fait particulier. Elle s'effraie (*Sie erschrickt*) et ne veut rien entendre. Je lui assure au contraire que c'est quelque chose qui la réjouira beaucoup, et je me mets à raconter que le corps d'officiers de notre fils a envoyé une somme d'argent (5000 K ?)... quelque chose comme une distinction... une répartition... En même temps, je suis allé avec elle dans une petite pièce comme un local à provisions pour y chercher quelque chose. Soudain, je vois apparaître mon fils, il n'est pas en uniforme, mais plutôt en costume de sport montant (comme un phoque ?), avec une petite casquette. Il grimpe sur un panier qui se trouve sur le côté près d'une armoire, comme pour poser quelque chose sur cette armoire. Je l'interpelle ; pas de réponse. Il me semble qu'il a le visage ou le front bandé ; il arrange quelque chose dans sa bouche, y introduit quelque chose. En outre, ses cheveux ont un reflet gris : serait-il si épuisé ? Et a-t-il de fausses dents ? » (Freud 1900, 2003 : 613).

Le rapport aux descendants diffère, dans ce rêve, du modèle théorique que propose la leçon psychanalytique, qui met en avant l'identification de l'enfant aux parents. Or il y a bien, dans le cas présenté ici, identification partielle, mais c'est le père qui a besoin de faire de son propre fils le double de l'enfant qu'il a été lui-même. Un double qui serait convoqué pour que s'inscrive, dans la représentation du fils, un épisode traumatisant de l'histoire du père. Freud propose d'ailleurs lui-

---

<sup>1</sup> Texte dont j'ai tenté de dégager les principaux axes dans « Père, ne vois-tu pas... ». *Le père, le maître, le spectre dans L'Interprétation des rêves*, Paris, Denoël, 1985.

même la mise en rapport entre ce que met en scène le rêve du fils officier et l'« accident (*Unfall*) personnel » qui marqua sa propre enfance :

« L'endroit : un office, la caisse où il veut prendre quelque chose (poser quelque chose dans le rêve), sont des allusions indéniables à un accident que je me suis attiré lorsque j'avais deux ans passés et pas encore trois ans. Je montai sur un escabeau dans l'office, pour aller chercher quelque chose de bon, qui était posé sur une caisse ou sur une table, l'escabeau se renversa et me frappa de son arrête derrière la mâchoire inférieure. J'aurais pu y casser toutes mes dents. En même temps se profile un avertissement : tu l'as bien mérité, un mouvement d'hostilité contre le courageux combattant. En approfondissant l'analyse, je découvre le mouvement caché qui pourrait trouver une satisfaction à l'accident redouté de mon fils. C'est la jalousie envers la jeunesse, que l'homme avancé en âge croit avoir radicalement étouffée. » (Freud 1900, 2003 : 614)

Il est significatif que, dans le texte ultérieur où il évoque cet accident - « Sur les souvenirs-écrans » -, Freud ait de nouveau besoin de se rendre étranger à lui-même pour évoquer cet épisode de son enfance ; par un artifice permis par l'écriture, il place des fragments de souvenirs touchant sa propre enfance dans la bouche d'un « universitaire » intéressé par cette thématique. C'est sous ce déguisement qu'il accorde à l'accident d'enfance une place nucléaire dans l'ensemble de ses souvenirs. Le contexte dans lequel il le situe n'est pas anodin : « De la naissance d'une soeur, qui est plus jeune que moi de deux ans et demi, je ne sais rien. » Dans l'espace blanc qui se dessine là où aurait pu s'inscrire un souvenir lié à la naissance d'une soeur, intervient la mention de cet accident auquel est accordée une importance majeure :

« Ce qui pourtant aurait dû faire sur moi le plus d'impression, c'est une blessure au visage qui me fit perdre beaucoup de sang et pour laquelle je fus recousu par le chirurgien. Je peux aujourd'hui encore tâter (*tasten*) la cicatrice qui témoigne de cet accident, mais je n'ai connaissance d'aucun souvenir qui signale directement ou indirectement cette expérience vécue. Peut-être d'ailleurs n'avais-je pas encore deux ans à ce moment là. » (Freud 1899, 1973 : 120).

Ce n'est pas seulement dans la mémoire consciente que Freud se heurte à un blanc. De cette absence le texte lui-même témoigne, puisque la représentation de la blessure n'est inscrite que lorsque Freud analyse les rêves de personnes proches de lui, mais étrangères à lui. Curieux phénomène de souvenir par procuration : la bouche meurtrie, bouche risquant de se trouver édentée ou porteuse de « fausses dents », devra émigrer dans le corps de quelqu'un d'autre. Emigrer en rêve ou, tout aussi bien, sur le plan du réel, puisque la patiente Emma Eckstein, opérée par Fliess, échappera au statut de double onirique pour incarner la blessure à inscrire.

On peut certes parler d'identification projective, mais il s'agit ici de souligner la radicalité du processus, comme si l'impossibilité, pour Freud enfant, de se représenter porteur d'une bouche de vieillard le contraignait à éjecter (ce que j'ai appelé « éjection par prise de corps », dans « *Père, ne vois-tu pas... ?* ») ce à quoi il se heurte comme irreprésentable.

Etant donné le fait que le fonctionnement propre de la bouche est de faire disparaître des morceaux d'altérité à l'intérieur d'elle-même, peut-elle échapper à cette étrange fonction d'agent de la disparition pour que se forme une représentation d'elle-même ? On se heurte ici à la dimension qui se situe à la limite de l'irreprésentable dans l'agir oral. Il faut donc que cette opération d'avalement soit attribuée à quelqu'un d'autre, découvert dans la dimension visuelle du rêve. Pierre Fédida a d'ailleurs analysé l'articulation entre « le visuel du rêve » et la mise en œuvre d'une opération de « négation ». Cette articulation entre l'opération orale et le déploiement de la scène onirique est également

efficace dans le rêve initiatique où il est question de bouche et de dentier, le rêve de l'injection faite à Irma.

## **Rencontre de la douleur de l'autre**

La façon dont Freud présente, en livrant son propre rêve sur Irma, la fonction de la vision fait apparaître l'exercice de ce pouvoir comme un moyen de voiler et de placer à l'extérieur de soi une expérience provoquant une autre réaction que celle de la douleur, l'effroi (*Schreck*), tonalité affective qui s'empare généralement du psychisme confronté à l'irreprésentable ; irreprésentable attaché à ce qui advient dans les parages du traumatisme. La présence de cet effroi est en effet signalée par Freud lorsqu'il transcrit dans son rêve la plainte émise par la bouche d'Irma :

« "Si tu savais comme j'ai mal à la gorge, à l'estomac et au ventre, cela m'étrangle !" Je prends peur (*ich erschrecke*) et je la regarde (...). Je l'amène près de la fenêtre et j'examine sa gorge. »

Bouche provoquant l'effroi, passage au regard impitoyable : cette scansion rythme l'avancée du texte de Freud, en particulier dans les situations, réelles ou oniriques, où, confronté à l'insoutenable, l'auteur a besoin de convoquer ses défenses psychiques ; défenses prenant souvent la forme de contre-attaques visuelles.

Lorsque réaffleure le souvenir de l'accident d'enfance, la réaction succédant à l'effroi, que ce soit dans le rêve d'Irma ou dans celui du fils officier, aboutit à une accusation établissant la culpabilité fondamentale de celui qui a été marqué par le trauma. Avec Irma, la réponse à la plainte établit la toute-puissance inconsciente de la plaignante sur la douleur survenue : « Si tu souffres encore, c'est uniquement par ta propre faute ». Devant la vision onirique de la bouche blessée du fils, la riposte sera analogue : « Tu l'as bien mérité ».

Une telle succession de mouvements formera la toile de fond sur laquelle se détache l'acte de parole analytique. Deux vecteurs se dessinent ainsi :

—L'homme de regard qu'est Freud se prolonge en figure accusatrice, fondant la toute-puissance de l'autre, toute-puissance inséparable de l'énonciation d'une culpabilité fondamentale.

—Un second vecteur est également efficace, s'exprimant, entre autres, par le désir de proposer pour exergue à *L'Interprétation du rêve* la phrase de Goethe, extraite des *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* : « *Was hat man dir, du armes Kind, getan ?* », « Que t'a-t-on fait, toi, pauvre enfant ? ». Mouvement d'adoption, de proximité, qui transparaît également dans ce que Wilhelm annonce à Mignon : « Je t'ai prise dans ma pitié ». Il s'agit alors d'offrir à l'autre un berceau psychique, don homologue à celui du *Hohlraum* féminin.

Dans ce mouvement d'adoption de l'autre, apparaît également une projection : l'autre incarne ce qui, de soi, s'est avéré traumatisé. Freud projette ainsi sur Irma sa peur d'avoir perdu ses propres dents dans la chute qui est au cœur de son accident d'enfance ; comme dans le rêve du fils, la bouche d'Irma présente, sur le mode interrogatif, un dentier. A la suite de « J'examine sa bouche », le texte continue ainsi :

« Elle manifeste une certaine résistance, comme les femmes qui portent un dentier. Je me dis : pourtant elle n'en a pas besoin. »

D'où un camouflage, permis par les stratégies culturelles, visant à construire un champ objectivé qui, à la fois, transcrit et dénie ce qui se passe au niveau de la bouche. Je suis ainsi amenée à faire l'hypothèse d'une dualité fondamentale, tout

en me méfiant du terme d'ambivalence. Nous ne sommes pas confrontés à une ambivalence : aimer oralement et dévorer par destruction. La dualité oralité-analité, bien qu'elle constitue une dichotomie essentielle, peut se trouver piégée. Je m'intéresse surtout à la dualité bouche-regard, qui est à la base de la création culturelle ; la notion, souvent employée, de « bagage de connaissances » repose sur un contresens quant au rapport entre oralité et connaissance. Ce qu'on a laissé entrer en soi est à la fois avalé, impossible à consulter comme on consulterait un dossier, donc d'une certaine manière, perdu, en tant que débordant tout projet de maîtrise.

Se profile également une autre modalité de la transmission, incluant non seulement le passage par la bouche, mais aussi l'avalement. Car il existe de nombreux savoirs, connectés à des lieux d'horreur, qui peuvent être objets de connaissance, mais qui ne peuvent être avalés. Ce serait avaler l'insoutenable, se mettre soi-même en danger. Ces éléments intolérables, on sait qu'ils existent, mais on ne peut y croire. Le champ du traumatique se situe du côté de l'inavalable, comme s'il y avait une forme de négationnisme fonctionnant dans tout psychisme.

Une autre difficulté peut aggraver cette situation, lorsqu'on se heurte à l'impossibilité de se représenter une entité capable de mettre fin au monstrueux. Je pense à Freud, parlant de son impossibilité à croire en ce qu'il nomme « le mensonge de la Rédemption ».

## ***Fracture anthropologique***

C'est là qu'intervient une fracture dans le champ culturel ou entre les différents champs culturels. Nous pouvons recourir à plusieurs analyses qui rendent compte de la difficulté à se représenter une oralité mettant en œuvre une puissance d'avalement. Cette oralité peut être agie, mais pas nécessairement représentée ou assumée.

Nous allons revenir à des propos datés, situés spatialement. Il s'agit de *Tristes Tropiques* (Lévi-Strauss 1955). Dans la partie consacrée au « Retour », et dans un chapitre non sans rapport avec l'oralité, « Un petit verre de rhum », Lévi-Strauss se livre à des réflexions désabusées sur ce qui conduit l'ethnographe à s'attacher aux sociétés exotiques :

« Le prix qu'il attache aux sociétés exotiques (...) n'a pas de fondement propre ; il est fonction du dédain, et parfois de l'hostilité que lui inspirent les coutumes en vigueur dans son milieu. » (p.458)

S'ensuit alors une étude critique s'employant à cerner ce qui est mutilé dans les sociétés dites civilisées :

« La vie sociale consiste à détruire ce qui lui donne son arôme. » (p.460)

« Prenons le cas de l'anthropophagie qui, de toutes les pratiques sauvages, est sans doute celle qui nous inspire le plus d'horreur et de dégoût. On devra d'abord en dissocier les formes proprement alimentaires. (...) »

Restent alors les formes d'anthropophagie qu'on peut appeler positives, celles qui relèvent d'une cause mystique, magique ou religieuse : ainsi l'ingestion d'une parcelle du corps d'un ascendant ou d'un fragment d'un cadavre ennemi pour permettre l'incorporation de ses vertus ou encore la neutralisation de son pouvoir. » (p.463)

L'analyse que produit Lévi-Strauss à partir de l'« horreur » et du « dégoût » par lesquels l'Occident réagit à la pratique de l'anthropophagie est emportée dans une double vectorisation. Il s'agit en premier, tâche que reprendront à leur

compte des publications ultérieures, de montrer que ces pratiques, d'ailleurs insérées dans des mythes répondant à la même structure que ceux sur lesquels s'étaie l'Occident, reposent sur une structure analogue à celle qui est agissante dans la culture occidentale. Mais Lévi-Strauss ne s'en tient pas à cette validation. Il inverse le sens du regard et, depuis le lieu exotique, il analyse ce qui, dans la culture occidentale, pourrait être tenu pour étranger à la civilisation :

« Certains usages qui nous sont propres, considérés par l'observateur relevant d'une société différente, lui apparaîtraient de même nature que cette anthropophagie qui nous semble étrangère à la notion de civilisation. Je pense à nos coutumes judiciaires ou pénitenciaires. A les étudier du dehors, on serait tenté d'opposer deux types de société : celles qui pratiquent l'anthropophagie, c'est-à-dire qui voient dans l'absorption de certains individus détenteurs de forces redoutables le seul moyen de neutraliser celles-ci, et même de les mettre à profit, et celles qui, comme la nôtre, adoptent ce qu'on pourrait appeler l'anthropémie (du grec *émein* : vomir) ; placées devant le même problème, elles ont choisi la solution inverse, consistant à expulser ces êtres redoutables hors du corps social (...). A la plupart des sociétés que nous appelons primitives, cette coutume inspirerait une horreur profonde. » (p.464)

Quel est l'enjeu de ce texte ? Il ne s'agit pas d'être pour ou contre l'oralité. On peut organiser des repas tout en restant dans cette séparation dont parle Lévi-Strauss. Il s'agit de l'ingestion de l'autre à l'intérieur de soi et des clôtures psychiques qui maintiennent étanches les mondes privés. Etablir de telles clôtures constitue aussi une tâche essentielle dans le travail analytique, mais elle est trop fréquemment promue comme finalité privilégiée.

Une question ne peut éviter de se poser : en centrant ses créations culturelles sur une opération inverse de celle que réalise l'avalément, en choisissant comme paradigme l'activité consistant à vomir, l'Occident ne pratique-t-il pas une automutilation ? On sait que Freud, après avoir projeté de réaliser une thérapie cathartique, reposant sur l'expulsion du « corps étranger », a critiqué le recours à une telle finalité pour valoriser une opération ouverte sur une visée antithétique : l'*Aufnahme* (acceptation, admission dans...) du « corps étranger »<sup>2</sup>. Ne serait-il pas pertinent, en s'étayant sur le paradigme prôné en second par Freud, de réenvisager la finalité qui est en travail dans l'ensemble des opérations psychiques ou culturelles ? La performance en travail dans la « pensée sauvage », déployant les pouvoirs de l'oralité, pourrait alors servir de paradigme ; serait ainsi répété le renversement qui préside à la conversion inaugurale qu'accomplit Freud en se donnant pour but, non plus la seule catharsis, mais l'ensemble des processus orientés vers l'« admission », à l'intérieur de soi ou dans le corps social, de ce qui était préalablement rejeté au dehors. Il s'agirait alors de se faire attentif à une autocritique par laquelle, à la fin de *Tristes Tropiques*, Lévi-Strauss réenvisage l'étrange victoire de l'Occident : « On a dit parfois que la société occidentale était la seule à avoir produit des ethnographes ; que c'était là sa grandeur et, à défaut des autres supériorités que ceux-ci lui contestent, la seule qui les oblige à s'incliner devant elle puisque, sans elle, ils n'existeraient pas. On pourrait aussi bien prétendre le contraire : si l'Occident a produit des ethnographes, c'est qu'un bien puissant remords devait le tourmenter, l'obligeant à confronter son image à celle de sociétés différentes dans l'espoir qu'elles réfléchiront les mêmes tares ou l'aideront à expliquer comment les siennes se sont développées dans son sein. » (p.466)

---

<sup>2</sup> Etude à laquelle je me suis livrée précédemment dans *Le Paradigme féminin*, Paris, « Champs », Flammarion, 2006.

## **De quoi la bouche est-elle la métaphore ?**

Une abondante littérature psychanalytique s'attache au fantasme de la mère dévorante, sans voir que cette représentation supposée effrayante constitue souvent le mirage qui permet d'occulter un autre désir, celui d'être soi-même l'objet convoité, l'être unique seul capable de combler la mère. Ce désir de combler a d'ailleurs trait à divers lieux du corps. Il concerne en premier la bouche, qui exigerait une satisfaction infinie, mais cette aspiration à faire soi-même l'objet d'un désir irréprouvable concerne fondamentalement cet habitacle sombre qui a constitué notre première demeure : le ventre.

En travaillant l'analyse de *L'Homme aux Loups*, j'ai été surprise par la façon qu'a Freud de retranscrire l'image de loup que lui livre Serguéi. Le loup dépeint par Freud à trois reprises est un loup entièrement phallique : « A l'époque de l'angoisse, sa sœur avait coutume de l'effrayer avec l'image dans le livre de contes, sur laquelle le loup était représenté debout, un pied avancé, les griffes déployées et les oreilles dressées. »<sup>3</sup>

Les verbes convoqués par le récit sont régulièrement inaugurés par la présence de deux préfixes : *aus* ou *auf*. Ça s'érige de partout. Dès mon premier contact avec ce texte, j'étais certaine que la version donnée par le patient était différente. Le loup dont Freud livrait la description était en effet un loup sans gueule. Voici maintenant la version de Serguéi :

« Quand elle (Anna) enleva cette feuille de papier, je vis, au lieu d'une jolie petite fille, un loup qui se tenait debout sur ses pattes de derrière et ouvrait tout grand sa gueule pour dévorer le Petit Chaperon Rouge. Je me mis aussitôt à crier et j'eus un véritable accès de rage. »

Les conséquences théoriques de cette ablation de la gueule sont décisives ; elles orientent le dernier temps et l'étude du rêve vers l'angoisse de castration, alors qu'il y a une vulnérabilité fondamentale de Serguéi concernant l'angoisse quant à la légitimité de sa naissance : a-t-il été ou non désiré et désiré comme vivant ? Quand il voit partir le véhicule de sa famille, lui restant seul, il ne retrouve qu'un asile sûr, celui que lui offre sa bonne, elle-même habitée par le deuil d'un enfant mort. Dans la structure à laquelle est condamné *L'Homme aux Loups*, il s'agit moins d'un manque phallique que d'un manque viscéral, manque lui-même habité par un appétit pour l'occupant qui viendra s'abriter à l'intérieur de lui. C'est ce manque qu'il va interioriser en demandant s'il est possible, pour un homme, de pouvoir « *ein Kind im Leib haben* (avoir un enfant dans le corps) ».

Si les psychanalystes qui ont écouté Serguéi ont voulu tout rabattre sur l'angoisse de la castration, ils ont néanmoins entendu cet appel en adoptant, dans le réel, le patient : Freud l'aide financièrement et les héritiers, sous la supervision de Kurt Eissler, continueront à lui verser une pension.

Sur le plan interprétatif, on assiste à une transmutation ; on a déjà rencontré le renversement familial à Freud : là où il veut ne rien savoir de la bouche ou du ventre, il radicalise, il multiplie l'œuvre du regard. La scène primitive qu' imagine Freud est placée sous l'emprise du phallique et du scopique.

L'oralité se manifestera sur le mode tragique - et humoristique à la fois - dans la remarque lancée par Freud au sujet de cette mâchoire, la sienne, partant en morceaux : « J'attends comme un chien affamé un os qu'on m'a promis, à ceci près que ce doit être l'un des miens. »

<sup>3</sup> *L'Homme aux Loups par ses psychanalystes et par lui-même*, PUF, 1954, p.199

## **Lévinas et la fonction de la bouche dans la dimension éthique**

Sans développer le rapport qui, selon Lévinas, fait communiquer l'éthique avec la fonction assignée à la bouche, je proposerai seulement quelques citations. L'une d'elles opère d'emblée un pontage audacieux :

« Seul un sujet qui mange peut être pour-l'autre ou signifier. La signification - « l'un pour l'autre » n'a de sens qu'entre êtres de chair et de sang. »

(1974 :93). On assiste ainsi, avec Lévinas, à une réorganisation généralisée du découpage des fonctions entrant en jeu dans la connaissance. C'est l'intention cognitive elle-même qui va se trouver comprise à partir du phénomène de la faim :

« L'intuition comble (c'est-à-dire contente ou satisfait) ou déçoit une visée visant à vide son objet. Du vide que comporte un symbole par rapport à l'image qui illustre le symbolisé, on passe au vide de la faim. Il y a là un *désir* en dehors de la *simple conscience de...* » (p. 83)

Peut s'opérer ici un nouage avec une approche dans laquelle le rapport à l'altérité joue une fonction décisive. Une altérité qui est appréhendée à partir des catégories propres à l'oralité. La jonction entre ces deux champs s'effectue souvent en territoire religieux, qui considère la communion comme un paradigme essentiel. Dans l'*Esquisse* de Freud, on rencontre un apprentissage original allant du *téter* au *juger*, apprentissage qui bouscule l'opposition classique du sujet et de l'objet et réordonne l'ensemble du champ oral-cognitif à partir de la fonction du *Nebemensch* et de l'« attention » qu'il accorde à l'éventuelle faim de l'enfant.

## **Perspectives latérales**

Je me suis engagée sur diverses pistes au long desquelles je me suis contentée d'indiquer quelques repères. Il me paraît important de prolonger la question anthropologique, telle que l'a dégagée Lévi-Strauss. Dans cette perspective, il serait intéressant de voir comment un autre thème balisé par cet anthropologue, la pénétration de l'écriture dans un monde dit « sans écriture », ouvre sur la promotion d'un mode d'expression spécifique. Derrida a commenté et peut-être bâillonné, dans *De la grammatologie*, le passage que Lévi-Strauss consacre, dans *Tristes Tropiques*, à « la leçon d'écriture » ; leçon qui a certes la fonction d'asseoir un système de pouvoir, mais peut-être aussi d'introduire un instrument permettant d'ébranler ou d'enterrer un autre dispositif d'expression. Derrida interprète cet intérêt pour la voix comme un syndrome de nostalgie ; peut-être serait-il fécond de s'interroger sur ce qui a trop hâtivement fait l'objet d'un deuil. Il importe toutefois de prendre acte de ce qui, dans les questions soulevées par Lévi-Strauss, se trouve ouvert, mais non réinterrogé. Si, dans l'ouverture de l'œuvre, le thème de l'oralité constitue un opérateur de différence, creusant l'écart entre le projet occidental et l'organisation des sociétés sauvages, la suite de l'exploration invite à remettre en question cette problématique. « Pensée sauvage » et monde occidental vont obéir à une même structure et l'établissement des différences correspondra à une tâche plus qu'à la reconnaissance d'une hétérogénéité donnée telle quelle. Les *Mythologiques* nous reconduisent dans des champs rendus familiers : « le cru et le cuit », « l'origine

des manières de table », le thème de la potière ; autant de domaines à partir desquels s'élaborera une « logique des qualités sensibles ».

### **Références citées**

DERRIDA, Jacques (1967) *De la grammatologie*, Paris, Editions de Minuit.

FREUD, Sigmund (1899) « Sur les souvenirs-écrans » in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

FREUD, Sigmund (1900) *L'interprétation du rêve*, Paris, PUF, 2003.

FREUD, Sigmund, (1917) « Extraits de l'histoire d'une névrose infantile », in *L'Homme aux Loups par ses psychanalystes et par lui-même*, Paris, Gallimard, 1981.

LEVI-STRAUSS, Claude (1955) *Tristes Tropiques*, coll. « Terre humaine », poche, Paris, Plon.

LEVI-STRAUSS, Claude (1964, 1966, 1968, 1971) *Mythologiques*, Paris, Plon.

LEVINAS, Emmanuel (1974) *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, DORDRECHT, Martinus-Nijhoff, 1986.